Bâtir aux champs: la figure du propriétaire dans l'épître champêtre à l'époque des Lumières

Fabrice Moulin

▶ **To cite this version:**

Fabrice Moulin. Bâtir aux champs: la figure du propriétaire dans l'épître champêtre à l'époque des Lumières. Revue Fontenelle, 2012, Le siècle pastoral, pp.297–314. hal-01410412

HAL Id: hal-01410412
https://hal.parisnanterre.fr/hal-01410412

Submitted on 7 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Bâtir aux champs : la figure du propriétaire dans l'épître champêtre à l'époque des Lumières

Fabrice Moulin

Il est une figure qui, quoique rarement étudiée pour elle-même, joue un rôle fondamental dans l'imaginaire littéraire des Lumières : la figure du bâtisseur. À partir de la deuxième moitié du siècle, émerge, dans des genres et des contextes différents, un même personnage d'homme, de propriétaire, engagé dans le chantier de sa maison ou de son abri. Robinson (érigeant, dans l'urgence un abri aux échos lointainement vitruviens) ou Voltaire (empruntant les postures du maçon et de l'architecte entre les Délices et Ferney) sont deux visages, l'un romanesque, l'autre philosophique et mondain, de ce bâtisseur des Lumières qui incarne, selon nous, rien moins qu'une expression allégorique de l'individu, cette nouvelle valeur qui s'affirme lentement depuis l'âge classique sous l'influence des mutations politiques, économiques et culturelles de l'Europe. Du sujet cartésien qui s'assure de son existence (le Cogito), de sa liberté (le libre arbitre) et de sa puissance (la possession de la nature), au citoyen du *Contrat social* qui cherche à contracter un lien absolument inaliénable, c'est une même conception qui se fait jour dans tous les champs du savoir : celle d'un individu libéré des tutelles divines ou sociales, qui se suffit à lui-même, qui est lui-même la raison de ses actions et représentations. Or, l'allégorie du bâtisseur permet d'en proposer une conception dynamique et imagée en véhiculant trois aspects fondamentaux de l'idéologie de l'individu :

- l'idée d'appropriation prométhéenne de la nature, à travers le geste de construction de l'habitat, qui traduit la puissance et la volonté de l'individu. Ce geste, par lequel l'homme marque la nature débouche
- tantôt sur une *éthique* personnelle, par le biais de la constitution d'un espace propre, parfaitement adapté aux besoins et aux désirs du propriétaire,
- tantôt sur une « *politique* », quand le geste de bâtir devient un geste d'inauguration qui permet le passage de l'espace privé à l'espace politique, reflet d'une idéologie selon laquelle l'espace social procède de l'individu.

Cette figure de bâtisseur semble donc porter des significations assez profondes pour pénétrer, sous des avatars divers, de nombreux genres et de nombreuses formes littéraires, participant bien souvent des mutations et du renouveau de ces mêmes formes à l'époque des Lumières. Il en va ainsi de certains infléchissements du genre pastoral au XVIII^{e} siècle, qui, comme nous souhaiterions le montrer, ont en partie à voir avec de nouvelles représentations du phénomène de la propriété, et, à ce titre, mettent fortement en jeu les thèmes nouveaux de la construction, de la maison, de l'habitat.

Idylle et épître champêtre

Mettant en évidence le succès toujours croissant, au XVIII^{e} siècle, de formes comme l'idylle ou l'églogue, pourtant héritées d'une très longue tradition, Daniel Mornet dressait un parallèle entre l'imaginaire littéraire pastoral et l'évolution des mœurs et des mentalités, avec notamment la question du retour à la campagne et la

floraison de villégiatures[1]. Ce sont en effet, semble-t-il, les évolutions dans la perception et la pratique de la retraite à la campagne, autrement dit les nouvelles façons, pour le citadin, d'habiter la campagne, qui expliquent en partie les profondes mutations qu'a subies la littérature pastorale à l'époque des Lumières. Sylvain Menant analyse ces mutations comme une des composantes de la crise qui touche plus généralement le genre poétique dans la première moitié du siècle[2]. Les conventions mythiques de l'univers arcadien éclatent sous la pression de deux phénomènes conjoints. D'une part une vision plus sincère et plus directement vécue de la campagne commence à s'imposer, qui explique le succès de l'idylle par rapport aux autres formes pastorales. D'autre part, les conceptions sociales, économiques et agronomiques de la campagne pénètrent les formes pastorales et modifient leur représentation de la vie rustique :

> [Le] caractère proprement pastoral [de l'idylle] va s'estomper – bergers, bergères et moutons faisant place à un personnel et à un cheptel plus modernes. Dès lors, les frontières s'effacent entre l'idylle et l'épître champêtre, qui a elle aussi ses lettres de noblesse dans la tradition horatienne, reprise par Boileau lui-même dans son épître à Lamoignon.[3]

Ainsi, le thème de la retraite ou de la « conversion champêtre », pour reprendre l'expression de J.-L. Haquette[4], se renouvelle en se nourrissant de toute une littérature agronomique (favorisée par l'influence des physiocrates) et horticole[5]. L'image s'impose désormais d'une campagne régénérée sous l'action bienfaisante d'un maître propriétaire dont la figure prend de plus en plus d'importance. D'un point de vue idéologique, on a pu voir dans ce personnage de seigneur agronome une sorte de projection des idéaux nostalgiques d'une noblesse en pleine crise identitaire, qui renouerait ainsi avec son antique fonction de protecteur, non plus guerrier mais mentor[6]. Quoi qu'il en soit, le propriétaire devient incontournable dans les textes. C'est désormais à travers ses intentions, dans ce qu'il va faire de ses possessions, qu'il faut chercher la signification morale et philosophique de la retraite. On entrevoit que dans ce nouveau contexte, l'habitat et la construction vont jouer un rôle de premier ordre.

Peu à peu, les éléments du décor bucolique cessent d'être de simples signifiants conventionnels pour incarner le prolongement d'un désir individuel, l'expression

---

[1] Daniel Mornet, *Le sentiment de la nature en France de J.-J. Rouseau à Bernardin de Saint-Pierre*, Genève, Slatkine Reprints, 2000 [1re éd. Paris, Hachette, 1907], partie II, liv. I, chap. I : « Bergerades ».

[2] Sylvain Menant, *La Chute d'Icare, La crise de la poésie française, 1700-1750*, Genève, Droz, 1981.

[3] Sylvain Menant, *op.cit*, p. 140. Dans sa courte et très éclairante analyse de la crise de la pastorale au XVIIIe siècle, Alain Niderst montre bien comment la querelle sur la vraisemblance de l'univers arcadien commence d'abord par une nouvelle prise en compte de la réalité sociale de la campagne, qu'on doit à Fontenelle dans son *Traité sur la nature de l'églogue et* une *Digression sur les Anciens et les Modernes* (Paris, M. Guérout, 1688) : « [Fontenelle] osa dire – ce que tout le monde savait – que les gens des campagnes menaient à la fin du XVIIe siècle, et depuis longtemps, une vie rude, grossière et parfois humiliante. (...) Il conclut que la pastorale de son siècle n'avait rien à voir avec le réel » (Alain Niderst, « La pastorale au XVIIIe siècle : théorie et pratique », *Le Genre pastoral jusqu'à la Révolution*, Cahiers de l'association internationale des études françaises, ~~Paris, Les belles Lettres,~~ n°39, mai 1987, p. 98.

[4] Jean-Louis Haquette, *Échos d'Arcadie. Les transformations de la tradition littéraire pastorale des Lumières au Romantisme*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Perspectives comparatistes », 2009, p. 131 et p. 134.

[5] Sur l'articulation de ces trois genres dans les productions pastorales, voir J.-L. Haquette, *op. cit.*, « Utopies rurales », p. 259-279.

[6] Sur cette question des soubassements idéologiques du discours de la retraite, voir Roland-Guy Bonnel, *Éthique et esthétique du retour à la campagne au XVIIIe siècle* : l'œuvre littéraire et utopique de Lezay-Marnésia, New York, Peter Lang, 1995, « Introduction ».

d'un projet. Ermitage, cabane, chaumière ou vieux château restauré : autant de lieux qui organisent la retraite champêtre. Le poète Jacques Vergier, figure de transition « entre la poésie pastorale traditionnelle et la poésie champêtre qu'illustrera Jean-Jacques Rousseau[7] », offre un bon exemple de ces premiers infléchissements modernes de l'idylle. Dans l'*Épître au Duc de Noailles* (1718), le rêve virgilien d'un bonheur tranquille de berger laisse très vite place à des « souhaits plus sincères, mieux fondés sur l'expérience de la campagne et de lui-même[8] », parmi lesquels l'imaginaire du logement représente l'essentiel :

> Je ne veux qu'une maison,
> Dont la plus saine raison,
> Selon mon rang, ma naissance,
> Règle la magnificence :
> Qu'en un petit bâtiment
> Un modeste ameublement
> Sans égard aux goûts de mode
> N'ait qu'un air propre et commode.[9]

La maison est l'objet du poème et le point de départ de la rêverie. Dans un autre poème, Vergier avoue d'ailleurs le caractère obsessionnel du motif de la maison dans l'ensemble de son inspiration poétique :

> Et c'est l'acquisition
> D'une maison de Campagne,
> De mes Châteaux en Espagne,
> L'ordinaire fiction.[10]

Comme le suggère toujours Sylvain Menant, ce motif de l'habitat champêtre rêvé court jusqu'à Jean-Jacques Rousseau et sa digression sur sa richesse fictive dans l'*Émile* :

> Je serois campagnard aux champs ; et quand je parlerois d'agriculture, le paysan ne se moqueroit pas de moi. Je n'irois pas me bâtir une ville en campagne, et mettre au fond d'une province les Tuileries devant mon appartement. Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurois une petite maison rustique, une maison blanche avec des contrevents verts ; et quoique une couverture de chaume soit en toute saison la meilleure, je préférerois magnifiquement, non la triste ardoise, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre et plus gai que le chaume, qu'on ne couvre pas autrement les maisons dans mon pays, et que cela me rappelleroit un peu l'heureux temps de ma jeunesse. J'aurois pour cour une basse-cour, et pour écurie une étable avec des vaches, pour avoir du laitage que j'aime beaucoup. J'aurois un potager pour jardin, et pour parc un joli verger semblable à celui dont il sera parlé ci-après. Les fruits, à la discrétion des promeneurs, ne seroient ni comptés ni cueillis par mon jardinier ; et mon avare magnificence n'étaleroit point aux yeux des espaliers superbes auxquels à peine on osât toucher. Or, cette petite prodigalité

[7] Sylvain Menant, *op.cit.*, p. 146.
[8] *Ibid.*
[9] Jacques Vergier, « Épître à Monsieur le Duc de Noailles pour lui demander, en remboursement de ma charge de Commissaire de Marine, une Maison de Campagne appartenant au Roi », *Œuvres diverses*, Amsterdam, N. E. Lucas, 1742, t. I, p. 53. (Cité par Sylvain Menant, *op.cit.*, p. 146.)
[10] Jacques Vergier, « Épître à Monsieur *** », *op. cit.*, supplément au t. I, p. 207.

> seroit peu coûteuse, parce que j'aurois choisi mon asile dans quelque province éloignée où l'on voit peu d'argent et beaucoup de denrées, et où règnent l'abondance et la pauvreté.

Ici, certains détails sont si concrets (les contrevents verts) qu'ils donnent une profondeur inégalée à la rêverie. Autour de l'habitat, se cristallise désormais des enjeux affectifs (notamment le rappel de l'enfance) et moraux (la conception de l'asile engage toute une conception de la vie rustique et urbaine).

De fait, c'est en grande partie l'opposition entre le mode de vie urbain et l'existence champêtre (dispositif presque constitutif de la littérature pastorale) qui permet au thème de l'habitat de se développer pleinement. Daniel Mornet montrait bien comment « toute vie citadine éveille d'elle-même, par l'invincible instinct du changement, le goût de la vie rustique, ou mieux de l'idylle rustique[11] ». Mais, inversement, chaque détail de la vie rustique, chaque site du paysage, se comprend comme le revers de la vie citadine. Et l'on peut s'amuser à établir les correspondances les plus évidentes de l'une à l'autre : l'ermitage où l'on médite est l'anti-petite maison où l'on se perd ; chaumière et cabane par leur indigence s'opposent aux fastes du Palais ; la ferme, utile et productive, renverse les lieux de vanité mondaine tandis que le vieux château, solidement enté sur son passé, semble répondre à l'hôtel du financier nouveau riche.

Le déploiement de l'habitat rustique peut donc parfois suffire à produire la critique de la vie citadine. La description du Laurentin par Pline le Jeune nous offre un exemple indépassable d'un tel procédé. La lettre de Pline est une sorte d'épître champêtre, mais exclusivement consacrée à la description d'architecture : la villa du Laurentin est évoquée par le menu (orientation, situation, distribution, jardins...) et la description débouche tout naturellement sur une invitation à fuir la ville :

> N'ai-je pas raison d'habiter cette retraite, de m'y plaire, d'en faire mes délices ? En vérité, vous êtes par trop esclave des habitudes de la ville, si vous ne souhaitez ardemment de venir partager avec moi tant de jouissances. Venez, je vous en prie, venez ajouter à tous les charmes de ma maison, ceux qu'elle emprunterait de votre présence.[12]

Déjà chez Pline, l'évocation du logement rustique semble concentrer toute la signification morale de la retraite. Cela est encore vrai dans la deuxième moitié du XVIII^{e} siècle, avec cette nouveauté que la question de la construction du logement fait désormais l'objet d'une attention particulière. La maison de campagne n'est plus seulement un lieu, mais le résultat d'une intention, l'expression symbolique du projet qui préside à la retraite.

« À mon ami qui faisait bâtir une maison »

Progressivement, la retraite agreste n'est plus seulement affaire de feuillages, de berceaux fleuris ou de grottes, mais ~~qu'~~elle suppose un espace bâti dont la construction est présentée comme une activité simple et utile, à l'opposé des

[11] Daniel Mornet, *op.cit.*, p. 97.
[12] Pline le Jeune, *Lettres*, Paris, Les Belles lettres, coll. « Budé », 2009, vol. I, p. 78.

occupations de la ville. Certaines formes de poésie fugitive s'élaborent même parfois exclusivement autour de ce thème de la retraite bâtisseuse. À partir des années 1750, l'épître champêtre, dont « l'épître à Lamoignon » de Boileau est un des modèles du genre, génère > engendre, est à l'origine d' un sous-genre spécialisé : l'épître à l'ami qui fait bâtir[13]. Sur le plan thématique, ce type de poème met en scène la figure du propriétaire, retiré loin de la ville, occupé aux travaux de sa résidence. Sur le plan formel, on remarque une rupture par rapport au modèle de Boileau (ou à celui de Pline) puisque le dispositif énonciatif est inversé : dans l'épître à Lamoignon, c'est le « retiré » qui s'adresse à l'ami resté à la ville pour l'inviter à venir tandis que dans la grande majorité des petites épîtres dont nous parlons, le propriétaire bâtisseur devient le destinataire d'une lettre que lui adresse son ami citadin, commentant ses choix ou s'interrogeant sur l'avancée de ses travaux.

Ce renversement confirme que la thématique de la maison à construire aux champs est devenue un objet de discussion, qui s'étend au-delà du propriétaire intéressé.

Ce thème est encore assez discret dans les années 1750. En 1752 par exemple, dans une « Épître à M. Pothouin », un certain abbé Clément[14] invite son ami à quitter la campagne pour rentrer à la ville avant l'hiver qui s'annonce. Voici un des derniers arguments qu'il emploie :

> D'ailleurs rien ne vous engage
> À différer ce voyage ;
> Vos travaux allaient finir
> Quand je quittai ce rivage.
> Pour vous plus de maçonnage :
> Qui peut donc vous retenir ?[15]

Envisagée ici comme bricolage individuel (« maçonnage » n'est pas maçonnerie), l'activité bâtisseuse est néanmoins ce qui retient aux champs : elle est donc discrètement posée comme l'activité principale de la retraite à la campagne. Mais il s'agit moins ici d'habiter la maison achevée que de la quitter pour l'hiver.

Vingt ans plus tard, dans les années 1770, le mouvement semble s'inverser : l'achèvement de la maison devient une condition pour attirer à la campagne. Comme si la retraite était inséparable du logement qu'elle propose.

> Eh bien, de la gent Auvergnate
> Cessez-vous d'être tourmenté ?

---

[13] S'il peut paraître exagéré de vouloir constituer en genre les diverses pièces que nous étudions dans la suite, n'oublions pas que la poésie fugitive, en vertu même de son caractère flou et spontané, pousse les auteurs et les éditeurs de l'époque à développer une codification micro-générique parfois très précise (au moyen d'étiquettes et de rubriques) dans le souci de donner des repères au lecteur. Comme le rappelle Nicole Masson, « si les règles spécifiques à chaque micro-genre laissent la part belle à la liberté du poète, le lecteur, lui, a besoin d'être guidé (...). Les genres – ou micro-genres –, en se référant implicitement aux divers champs de l'inspiration, structurent en quelque sorte la représentation qu'ont les contemporains de la sphère de la poésie. Ils écrivent, lisent, apprécient, dans ce cadre même. » (Nicole MASSON, *La poésie fugitive au XVIII^e siècle*, Paris, ~~Honoré~~ Champion, 2002, p. 192.)

[14] « Épître à M. Pothouin, le père, Avocat au Parlement de Paris », par l'abbé Clément, Chanoine de St-Louis du Louvre, *Mercure de France*, décembre 1752.

[15] « Épître à M. Pothouin », *op.cit.*, p. 79.

Le petit logis de Socrate
Peut-il enfin être habité ?
L'amitié, sans cérémonie,
Sans formule et sans compliment,
Y peut-elle avec courtoisie
Aller prendre un appartement ?[16]

C'est bien le processus de construction, signalé dès le titre, qui est ici à l'honneur. L'adverbe « enfin » l'envisage dans sa durée et la référence à la « gent Auvergnate » dans sa réalité pécuniaire. Quant au « logis de Socrate », au-delà de l'allusion au *Socrate rustique*, le best-seller de la littérature du retour à la campagne de Hans Caspar Hirzel paru en 1761 et traduit dès 1763, l'expression contribue à placer la question de l'habitat au cœur du projet moral de la retraite.

« Le logis de Socrate » ou le maçonnage comme métaphore morale

En effet, l'activité du bâtisseur est de plus en plus envisagée par analogie avec la conduite de l'existence, la conversion morale ou la recherche du bonheur. Elle en devient la métaphore que le poète ne se prive pas de filer. C'est le cas de Grouvelle, auteur de « Stances à M. D. sur sa retraite » parues dans l'*Almanach des Muses* en 1785. Il écrit depuis Paris à son « cher Solitaire » qu'il ira bientôt visiter chez lui. En attendant il commente sa conversion étonnante en rappelant son ancienne vie de plaisirs. En même temps, Grouvelle cherche à réfuter l'idée que la retraite procède d'une fatigue du monde[17]. De façon significative, le cœur de son propos porte sur l'activité de jardinage et de maçonnerie de son ami :

De ta raison que j'aime l'artifice,
Qui, retardant le terme des plaisirs,
Six ans au moins amuse tes loisirs
Des longs travaux d'un chétif édifice !
En te voyant tout hâlé, tout poudreux,
Fumer ton champ, maçonner ta chaumière,
Les plaisirs fous qui t'emportaient naguère,
Diront : sans nous on peut donc être heureux !
Tendre Vénus ! tu pleures dépitée
De voir sortir un Sage de tes bras.
Ah! je la plains : qui l'aurait dit, hélas !
Que pour Minerve on l'eût si tôt quittée ?
Je verrai donc Phébus encor Maçon ;
Ou, bien plutôt, loin d'une ville ingrate,
Je croirai voir, sur les plans de Socrate,
Alcibiade élever sa maison.[18]

Le maçonnage, simple occupation dans le poème de 1752 devient ici avant tout comme une épreuve morale de résistance aux plaisirs. Couplée au jardinage, dont elle n'est pas séparable, elle forme la matière même de l'activité champêtre censée

[16] « Épître à mon ami qui faisait bâtir une maison », *Étrennes du Parnasse*, Paris, Fétil, 1770, p. 77.
[17] Ah! L'homme éteint que fatigue le monde / C'est celui-là qui ne peut vivre aux champs ; / Or il faut porter sur leurs attraits touchants / Du sentiment la lumière féconde. » (Grouvelle, « Stances à M. D. sur sa retraite », *Almanach des Muses*, 1785, p. 67.)
[18] Grouvelle, « Stances à M. D. sur sa retraite », *op.cit.*, p. 67-68.

mener à un bonheur antithétique des occupations lascives de la ville. Construire sa maison traduit de façon concrète et imagée la conduite de sa propre existence. Avec l'allusion à Alcibiade, Grouvelle réécrit discrètement l'histoire puisqu'à en croire Plutarque dans sa *Vie d'Alcibiade*, la tutelle affectueuse de Socrate sur Alcibiade ne suffit pas à le tirer de sa vie dissolue[19].

Retraite constructive et retraite mélancolique

Par-delà sa valeur morale, l'entreprise bâtisseuse apporte à la retraite une dynamique qui la tourne vers l'avenir, l'opposant ainsi à une retraite plus mélancolique, moins créatrice et davantage méditative. Un poème de Barthe met en parallèle ces deux versions de la philosophie champêtre :

> Toi qui ne perds pas un instant
> Pour tes amis et pour toi-même,
> Toi que je respecte et que j'aime,
> Eh bien ! que fais-tu maintenant ?
> Non loin de notre ville antique,
> Près de la mer, achèves-tu
> Ce château, ce Louvre rustique
> Que doit habiter la vertu ?
> Dis-moi, philosophe champêtre ;
> Alignes-tu pour ton plaisir,
> Et pour le mien aussi peut-être,
> Des arbres, que ton œil voit naître,
> Mais que d'autres verront mourir ?
> Déjà, sans doute, à leur ombrage,
> Tu crois goûter quelque repos ;
> Tu vois sous un ciel sans nuage
> S'élancer leurs jeunes rameaux,
> Et la cime de leur feuillage
> Pour toi s'arrondir en berceaux.
> […]
> Pour moi [...] qui vis en paix,
> Qui ne forme point de projets,
> Moi qui ne bâtis ni ne plante […]
> Le présent ne m'importe guère,
> Je ne vis que dans le passé.[20]

De façon assez originale, l'épître n'est pas le fait de l'ami resté à la ville mais elle émane d'un poète lui-même retiré, qui se livre en conséquence à une sorte de comparaison dans le choix des options de la vie champêtre. Parmi ces dernières, planter et bâtir sont déterminantes. Elles n'amènent pas seulement le repos ou la

[19] « Auquel propos, le philosophe Cléante soulait dire qu'il ne tenait que par les oreilles le jeune enfant dont il était amoureux, et qu'au contraire il donnait à ses concurrents beaucoup d'autres prises auxquelles lui ne voulait point toucher, voulant entendre le boire et le manger et autres plaisirs des honnêtes. Car, à dire la vérité, Alcibiade était de lui-même assez facile à tirer aux voluptés, et est à l'aventure ce que Thucydide à voulu dire quand il écrit qu'il était désordonné en son vivre ordinaire, quant à sa personne. » (Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, in *Vies des hommes illustres*, traduction de Jacques Amyot, édition de Gérard Walter, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1951, § IX, p. 424).

[20] Nicolas-Thomas Barthe, « Le déclin de la jeunesse, Épître M. Boréli », *Choix de poésies, de Barthe, Masson (de Morvilliers) et Carbon de Flins*, Paris, Capelle et Renaud, 1810, p. 19-20.

vertu, comme le suggère la première partie du poème. Elles sont aussi ce qui donne à la retraite la forme d'un projet. « Moi (...) Qui ne forme point de projets / Moi qui ne bâtis ni ne plante » : l'équivalence est saisissante. La préoccupation de l'habitat oriente la retraite vers l'action, et, à la lumière du titre, vers la vie. Il y a sans doute là une part d'illusion comme le laisse entendre le ton désabusé du poète. Mais elle n'ôte rien à l'impression de vigueur associée à la retraite bâtisseuse. Cette dernière est portée par un élan. Le même que celui des « jeunes rameaux » dans un ciel sans nuages.

Parfois la construction croise le thème du retour sur les terres des ancêtres. Les considérations sur le passé familial sont alors contrebalancées par le temps dynamique du chantier, qui appelle à la fois présent et avenir :

> Je fuis un monde séducteur ;
> Au sein d'une retraite heureuse,
> Je goûte à la fin le bonheur ;
> Et cette paix délicieuse,
> Que jamais ne sentit mon cœur.
> Lassé des erreurs du vulgaire,
> Je me plais à voir s'élever
> Le château qu'entrepris mon père,
> Et qu'il ne vit point achever.
> Sans faste et sans magnificence,
> On y voit la solidité,
> Et la douce commodité,
> Fille charmante de l'aisance.
> [...]
> Spectateur heureux et tranquille,
> Tout m'occupe, tout me séduit ;
> Je vois une masse immobile,
> Malgré son poids être docile
> Au fort levier qui la conduit.
> J'en vois une informe et grossière
> Céder aux efforts du marteau ;
> Le marbre reçoit du ciseau
> Une forme plus régulière,
> Plus loin, sous des bras vigoureux,
> Prenant une face nouvelle,
> Un terrain rude et monstrueux
> S'étend, s'unit et se nivelle.
> Ici, l'on comble des fossés,
> On renverse des troncs sauvages,
> Fiers enfants des siècles passés,
> Qui défiaient tous les orages ;
> Des parterres symétrisés
> À leur place à mes yeux vont naître.
> Partout mes vassaux empressés,
> Pensent au plaisir de leur maître :
> L'arbre qui montait jusqu'au Cieux,
> Forcé d'abaisser son feuillage,
> Plié par des efforts heureux,

Me présente un plus vaste ombrage.[21]

On retrouve la « paix » de la retraite dont parlait Barthe, mais elle passe cette fois-ci par l'action et la transformation du réel. Animé par la triple métonymie du levier, du marteau et des bras, le chantier fait passer le domaine de l'inertie au mouvement (on trouve deux fois le mot « effort »), de l'informe à la forme et de l'ancien au nouveau (« une face nouvelle »). Loin d'être un retour aux racines, la retraite est fondation d'un ordre nouveau. Et le gentilhomme, annoncé comme « spectateur », a plutôt des allures de démiurge.

Ce thème du chantier champêtre prend le contre-pied d'un autre *topos* qui fleurit à la même époque : la méditation sur le château ruiné des ancêtres. En 1771, la Dixmerie publie dans le *Mercure de France* des vers sur « la chute de la maison où il est né ». L'édifice est bien au centre du poème. Mais il est marqué au seul sceau de la destruction :

Vieux monument, solitude gothique,
La main du temps, par ses coups redoublés,
Sans respect pour ta masse antique,
Renverse donc tes murs sous leur faîte écroulés ?
[...]
Je vois ton pavillon, peu respecté des vents ;
Etaler sans orgueil son antique structure.[22]

La description du château donne lieu à une méditation sur le temps qui renvoie à la sensibilité de l'époque pour les ruines[23]. Le château est un espace originel, un lieu du passé. On sent confusément que toute transformation ou rénovation briserait le charme du souvenir :

O berceau de ma vie, hermitage champêtre,
Tout me rappelle encor ton paisible tableau !
[...]
C'est dans tes murs, c'est sous ton toit modeste,
Loin du monde et du bruit, loin de toute grandeur,
Que j'ai reçu le jour [...].

La seule véritable retraite dont il est question en ce lieu est rejetée dans le passé, puisqu'il s'agit de celle du « bon aïeul » :

Donjon, tu lui restais ; tu devins son esquif.
Il vécut dans tes murs en solitaire oisif.
C'est ce qu'on nomme vivre en sage.[24]

[21] « Épître à Monsieur *** », *Étrennes du Parnasse*, 1770, vol. I, p. 38-40. [Paru également dans le Mercure de France de janvier 1767, p. 35, sous le nom : M. le M. de V.]
[22] « Vers sur la chute de la maison où il est né, par M. de la Dixmerie », *Mercure de France*, 1771, p. 31 et 33.
[23] « La main du temps jamais ne se repose. / Elle élève, elle abat ; rien ne peut s'affranchir / Des lois qu'à tout être elle impose ; / Tout à son terme ou sa métamorphose : / Tu m'as vu naître et je te vois finir. » (*op.cit*., pp.31-32.)
[24] *Op. cit.*, p.33, 32 et 33-34.

La confrontation entre « l'épître à Monsieur *** » et les « Vers sur la chute de la maison » laisse apparaître que le traitement de l'édifice, selon qu'il est évoqué dans sa destruction ou envisagé dans sa reconstruction, devient un élément déterminant dans l'orientation poétique que va prendre la retraite et en particulier sur le statut du temps : tantôt un temps qui fond ; tantôt un temps qui fonde.

« De Philémon, donnez-moi la cabane »

Le thème du maçonnage champêtre, en accordant de l'importance à l'action de bâtir, contribue à renouveler profondément le motif littéraire extrêmement fécond de la cabane. Dans la pastorale ou l'idylle, la cabane est un lieu uniquement symbolique et métonymique de l'univers arcadien. Elle est le premier maillon d'une série topographique quasi immuable qui constitue le décor pastoral : chaumière – jardin – cours d'eau – grotte – bosquet. Même si elle peut renvoyer parfois à l'idée d'habitat primitif, jamais on n'évoque sa genèse concrète. Elle est une donnée symbolique déjà constituée et consolidée depuis longtemps par le corpus littéraire antérieur auquel on l'emprunte. Elle sort déjà tout armée de la littérature antique, et notamment d'Ovide, comme en témoigne ce vœux très révélateur du poète Légier : « De Philémon, donnez-moi la cabane[25] ». C'est bien une image que réclame ici le poète, une cabane onirique importée tout droit des *Métamorphoses* et dont le verbe « donner » traduit parfaitement le caractère déjà constitué ainsi que la facilité avec laquelle on l'implante et la reproduit. On retrouve d'ailleurs cette impression de facilité à un autre niveau dans la fable même d'Ovide. En effet, pour célébrer la pieuse hospitalité des deux vieillards Philémon et Baucis, Jupiter transforme leur cabane en un temple :

> Cette vieille cabane, trop petite même pour ses deux maîtres, est changée en temple. Aux supports fourchus se sont substitués des colonnes, le chaume jaunit et prend l'aspect d'un toit doré, les portes se couvrent de ciselures, le sol de dalles de marbre.[26]

À cette immédiateté magique de la chaumière qui se manipule miraculeusement, l'épître champêtre substitue une maison qui est le résultat d'une activité concrète du bâtisseur qui travaille presque sous les yeux du lecteur. Cette activité de maçonnage puis de plantation devient progressivement à son tour un lieu commun du retour à la campagne, en apportant l'idée d'une équivalence entre construire sa demeure et conduire sa vie. Ainsi, même quand elle semble à première vue entièrement rêvée, la cabane de l'épître champêtre n'est jamais une chaumière en Espagne : la réalité ou la matérialité de sa construction font en quelque sorte partie du pacte de lecture propre au genre. C'est ce que montre une épître « à M. de Wavrechin » de 1783 qui se présente d'abord comme une rêverie où le poète déclare se « nourrir de la fumée / de l'un de mes projets chéris[27] ». Il y fait le vœu d'un

> Petit logis où je sois maître,
> Ayant pour voisin des amis ;

[25] Pierre Legier, « Épître à Mlle B*** », *Amusements poétiques*, Londres / Paris, Delalain, 1769, p. 33.
[26] Ovide, *Les Métamorphoses*, traduction Joseph Chamonard, Paris, Flammarion, coll. « GF », 1966, p. 223, VIII, 696-698.
[27] Roman, « À M. de Wavrechin », *Almanach des Muses*, 1783, p. 13-14.

Petit jardin sous ma fenêtre,
Où naissent des fleurs et des fruits,
Petit bois, dont la solitude
La fraîcheur et le demi-jour
Soient favorables tour-à-tour
Aux jeux, au repos, à l'étude,
Et s'il le faut, même à l'amour.
Petit ruisseau qui pour bordure,
Ayant le gazon le plus frais,
Sur des cailloux jetés exprès,
Serpente avec un doux murmure.
Au bois, au logis, au jardin,
Ajoute une utile parure ;
Puis sous un dôme de verdure,
Aille s'arrondir en bassin
Petit clos, où chaque matin,
Plus d'une famille emplumée
Vienne dérober sur ma main
Sa nourriture accoutumée.
Petite cave, où de Bacchus,
Vieillisse en tonneaux la cueillette.[28]

Mais une note de bas de page vient renverser la lecture du poème :

C'est le domaine de Valmuse [1]

[1] : Valmuse, charmante habitation, que M. de Wavrechin a permis à l'Auteur de se construire dans une de ses terres.[29]

Le souhait devient réalité, le rêve devient construction, par l'intervention d'un propriétaire terrien qui s'impose comme le véritable destinataire du poème. Du même coup le poème retrouve une forme proche de l'épître en s'inscrivant dans un dispositif énonciatif où la construction joue à nouveau un rôle: ce n'est plus la lettre d'un ami à celui qui fait construire, mais le remerciement de celui qui construit à celui qui rend possible la construction.

L'épître champêtre : entre valeurs aristocratiques et valeurs bourgeoises

On constate donc l'affirmation progressive du geste bâtisseur dans la littérature du retour à la campagne à partir du milieu du siècle. Mais pour comprendre la signification profonde de ce motif nouveau, il faut remonter aux fondements idéologiques de l'imagerie de la retraite. On a rappelé plus haut que le thème du retour aux champs était l'expression d'une crise de l'aristocratie qui tente de redonner sens à ses missions féodales en les redéployant dans l'espace inventé d'un domaine rustique. À l'opposé, l'espace perverti de la ville condense, dans une sorte de chaos moral, toutes les mutations sociales et politiques refusées par une noblesse nostalgique : le règne de l'argent et le triomphe de l'individualisme. La rêverie mélancolique sur l'antique château (les vers de La Dixmerie) ou le règne du maître

[28] *Ibid.*
[29] *Ibid.*

sur ses terres par l'intermédiaire du chantier (l'« épître à Monsieur *** ») : autant de réaffirmations des valeurs aristocratiques. Or, le motif de la construction du logis, qu'on voit peu à peu apparaître dans l'imaginaire rustique, semble en décalage avec cet univers de valeurs. En effet, le bâtisseur qui construit un espace adéquat à ses désirs et ses besoins, est une figure bien plus en phase avec des valeurs proprement bourgeoises comme l'épanouissement individuel par la propriété ou la satisfaction des désirs propres. Ainsi, il nous semble que le thème du maçonnage est révélateur des contradictions qui travaillent la littérature champêtre, entre idéal féodal perdu et émergence de l'individu bourgeois.

De telles contradictions ne sont pas nouvelles dans la littérature rustique. On les trouve déjà à l'œuvre en Angleterre à la fin du dix-septième siècle et au début du dix-huitième siècle, dans certaines formes pastorales dont Virginia C. Kenny a étudié les infléchissements idéologiques sous l'action des mutations économiques et sociales du pays[30]. Elle s'intéresse à un sous-genre poétique apparu au dix-septième siècle : le « Country-House poem » qu'on peut traduire par « épître champêtre ». Il appartient à une longue tradition de poèmes qui s'attachent à la conduite de l'existence et à l'administration des biens et du domaine (« *the right use of life and possessions* »), inaugurée par Horace ou Martial[31]. Au départ, il est l'expression littéraire d'une éthique aristocratique conçue comme résistance face à la disparition des valeurs féodales (avec notamment le basculement de la terre d'un régime coutumier vers un système d'échange marchand). Mais, Virginia Kenny montre comment ce genre, en déclin à la fin du dix-septième siècle, est récupéré et modifié durant toute la première moitié du dix-huitième siècle. Il cesse de traduire une résistance aristocratique purement réactionnaire et devient un moyen, pour la littérature, d'interpréter et de penser ces formidables mutations économiques et politiques. C'est alors qu'apparaissent les tensions fondamentales qui traversent cette forme du « Country-House poem ». Elle est partagée entre d'une part l'idéal de simplicité rustique, qui suppose retrait complet du monde et méditation, et d'autre part l'idée nouvelle d'expansion économique dont le poème rustique cherche à proposer un modèle métonymique à travers l'image de l'organisation d'un domaine (« *the management of the estate* »)[32]. Ces enjeux contradictoires qui se croisent dans le poème sont synthétisés et matérialisés dans l'espace de la maison, cœur du domaine[33].

Ce détour par Albion nous a été utile puisque ce sont bien ces mêmes contradictions entre l'idéal aristocratique et les valeurs bourgeoises qu'on retrouve dans l'épître champêtre française dans la seconde moitié du siècle. L'architecture et la maison y jouent aussi un rôle, cette fois-ci par le biais du geste de bâtir. Ce geste est porteur de l'idée d'action contre celle de méditation. Il infléchit la retraite dans le

---

[30] Virginia C. Kenny, *The Country-House ethos in English literature 1688-1750 : themes of personal retreat and national expansion*, New York / Sussex, St Martin's Press /The Harvester Press, 1984.

[31] *Ibid*., p. 1.

[32] « *It was a code for the right use of wealth* » (*op. cit.*, p. 211) ; « *a metonym for the civilised use of wealth and exercice of influence* » (*ibid.*, p. 212).

[33] *Ibid*., p. 203 : « Dans l'idéal, le domaine champêtre possédait les vertus de la simplicité rustique modifiées par les structures sociales et politiques de la société civile, et cette synthèse se trouvait réifiée dans l'entité architecturale de la maison. » (« *Ideally, the country estate possessed the virtues of country simplicity modified by the social and political structures of civil society, and this synthesis was reifed in the architectural entity of the house* ».)

.

sens d'une expansion, d'une conquête qui prend l'individu pour échelle et le bonheur pour horizon.